

L'ÉQUIPE

1994. Pascal Deux, ancien assistant de François Truffaut et de Samuel Fuller, veut faire un film sur un sportif qui arrête. Il rend visite à Fabrice Bénichou, jeune boxeur retraité qui arbore l'un des plus beaux palmarès tricolores : « J'aimais sa boxe à l'ancienne, sa hargne, ses larges crochets peu académiques, sa grande gueule aussi. Il y avait là un personnage », estime le réalisateur. Bénichou se méfie. Ces deux-là se flairent pendant un an et le cinéaste peine à convaincre des producteurs. Il crée sa propre maison de production.

Bénichou, finalement, accepte. Mais la donne a changé : ruiné malgré ses titres (triple champion du monde, six fois champion d'Europe), Bénichou remet les gants pour reconquérir le titre européen, en 1998. « Le sujet du film est devenu : jusqu'où est-on prêt à aller pour redevenir ce qu'on a été ? », explique Deux. La caméra suit au plus près cette opération commando menée par un homme mis à nu, pétri de doutes et de douceur, qui se rêve à nouveau méchant. Près de lui, sa compagne discrète et son entraîneur de toujours, paternel et rugueux. Mais le chemin est long jusqu'au puits de lumière qui éclaire le champion sur le ring.

Longue aussi, la route parcourue pour que ce film arrive à nous : « Pendant plusieurs années, j'ai cherché des distributeurs. Ils avaient du mal à mettre le film dans une case. La télé en voulait, mais j'avais fait un film de cinéma ». Ajoutons : une oeuvre rarissime pour notre cinéma hexagonal. Epuré dans ses décors, stylisé dans ses bruits, ses détails et ses lumières. Un « Ali en France » qui confirme cette phrase de Jack London : « Les jeunes grimpent à la gloire sur le corps des anciens. »

Fabrice Bénichou, où en êtes-vous depuis l'arrêt de votre carrière en 1997 ?

J'ai eu de gros coups de déprime. En 2000, j'ai été chargé de mission au conseil général des Hauts-de-Seine, mais ma vocation n'est pas d'être

fonctionnaire. J'ai divers projets, éparpillés, en France, en Amérique du Sud. Je songe à remettre les gants. A 38 ans, je suis encore très fort, je m'entretiens.

Votre réaction en voyant *Noble Art* ?

On est derrière le Ring. On sent l'avant-combat, les coulisses, la salle d'entraînement, on devine la vie semée de doutes, de questions, l'absence de réponses. Voir ce film m'a redonné la rage, il a aussi accentué ma déprime. Car ce championnat d'Europe, en 1998, c'est moi qui l'ai perdu, ce n'est pas Spencer Oliver qui l'a gagné. J'ai compris à quel point j'étais égoïste, je n'ai pas pensé à ceux qui croyaient en moi plus que moi-même.

Pourquoi sur le moment, cette envie insuffisante ?

J'ai gambé en attendant Spencer. En un quart d'heure, quelque chose s'est cassé. Je me suis dit : je connais déjà ça. Les championnats, j'en ai gagné. Je peux faire autre chose que boxer, à quoi bon continuer ? Qu'est-ce que je m'emmerde à transpirer, alors que je parle six, sept langues ? J'ai pensé à ceux qui me faisaient des promesses : arrête la boxe, on va s'occuper de toi. Quand j'ai arrêté, il n'y avait plus personne. J'ai fait mon caprice, j'ai écouté les mauvaises voix. Et sur le ring, je n'étais pas méchant, je n'ai pas boxé.

L'une des motivations de votre come-back était l'argent. Faire ce combat vous a-t-il remis à flots ?

Dans ce sport, il faut remporter les championnats. J'ai gagné juste de quoi survivre, de quoi me préparer.

Qu'attendez-vous ce film ?

Que les gens comprennent qu'il s'agit plus que d'un reportage. D'un homme qui tente d'y croire à nouveau. Un jour, on découvrira *Noble art* et on aura la preuve que Bénichou était quelqu'un.